

Texte de David Porchon

La question de la violence a récemment été mise en tension avec celle de l'écologie politique, à travers la dissolution – finalement annulée par le Conseil d'État – du collectif écologiste *Les Soulèvements de la Terre*. Argument invoqué : les affrontements avec les forces de l'ordre lors des manifestations, mais surtout la violence contre les biens, en particulier ce printemps à Sainte-Soline.

5 Désobéissance civile pacifiste nécessaire pour les uns, illégalisme violent à réprimer pour les autres. Qu'en est-il vraiment ?

Dans l'immense majorité des cas, pour les activistes écologistes, le franchissement de la légalité advient lorsqu'ils estiment que toutes les tentatives de contestations démocratiques ont été épuisées. Ensuite, certains [éléments ethnographiques](#) semblent nous indiquer que dans les pratiques de

10 dégradations, de désarmements, d'occupations illégales ou de manifestations de masse menant à la confrontation, la violence est avant tout une tentative politique de reprendre le pouvoir sur un monde menaçant par l'ouverture d'un nouvel imaginaire spectaculaire.

Il faut souligner que les mobilisations écologistes semblent faire office de catalyseur des luttes, et apportent de ce fait une diversité de tactiques militantes dont l'intensité est variable, mais dont la violence reste essentiellement codée et limitée. Ces observations ethnographiques convergent, à ce titre,

15 avec les [travaux de terrain portant sur la violence émeutière](#), laquelle obéit à une casuistique de l'affrontement, un désordre chaotique et pourtant réglé s'apparentant bien souvent à une pratique festive.

Comprendre : cette violence produit un spectacle, dans le sens où il y a en général un petit nombre d'acteurs de la violence, face à un grand nombre de spectateurs qui l'approuvent. Comme tout spectacle,

20 et donc comme tout rituel, l'usage de la violence reste limité par un ensemble de règles, de code, et par des individus dans le groupe qui vont orchestrer sa régulation.

C'est pourquoi, sur les terrains étudiés en France depuis janvier 2022 à travers une ethnographie de proximité, nous n'avons jamais observé un membre des forces de l'ordre isolé se faire lyncher, et ce même lorsque la répression avait infligé des mutilations et blessures importantes dans le camp militant.

25 Les tirs de cocktails Molotov restent relativement marginaux, peu de militants étant enclin à franchir ce degré d'intensité de la violence qui nécessiterait selon eux de « réunir certaines conditions de sécurité ».

Face à une administration publique gardée par quelques agents, les grilles vont être découpées, mais l'affront s'arrêtera là : « on leur a montré qu'on aurait pu rentrer quand on voulait ! » Il est possible de détériorer une entreprise, par exemple en lui coupant l'eau, ou en la saccageant, mais l'incendier ou la

30 faire exploser dépasserait sans doute les limites tacites de la violence légitime.

Il ne s'agit pas ici d'évacuer les conséquences de la violence : la confrontation provoquant des brûlures et bris d'os chez les forces de l'ordre, éborgnements, arrachage de mains, perte du visage, voire [la mort chez les militants](#). Les conséquences plus complexes sur les systèmes sociaux des « désarmements » et obstructions des voix publiques sont également bien réelles. Il ne s'agit pas ici non

35 plus de minimiser les effets de contingence et d'opportunisme, ou encore le fait que la violence échappe parfois à tout contrôle. Mais la violence semble malgré tout obéir à des règles qui la limitent. Si la violence est à ce point limitée, quelle en est donc sa fonction ? Que sert-elle ?

Une observation des phénomènes d'action directe offensive nous indique que la violence semble être au service d'un rituel consistant à mettre à bas l'ordre établi en franchissant la limite de la loi et ceci

40 afin de plonger dans l'imaginaire d'un nouvel ordre du monde. L'illégalisme s'entendrait comme le franchissement d'une frontière, un passage entre deux mondes. La violence est le couteau qui découpe une fenêtre vers cet autre monde, elle rend présent, aux yeux de tous, un avenir souhaité.

La nature des actions menées nous renseigne sur ce nouveau monde, dont les grilles des institutions seraient ouvertes, les infrastructures dégradant l'environnement mises hors d'état de nuire, la liberté

45 d'occuper l'espace public absolue, l'alimentation non carnée, les échanges non marchands, la solidarité désinstitutionnalisée, etc.

Il s'agit d'un écodésordre, dont toutes les composantes tactiques participent à l'avènement d'un

nouvel imaginaire qui devient plus palpable dans ce passage ouvert par la violence. Cette violence doit donc avant tout être comprise comme une résistance physique, qui s'inscrit dans le réel en opposition face à un ordre.

David Porchon

Je vous propose ici une nouvelle forme de correction : une problématique et un plan dans lequel j'introduis quelques notions et textes.

La violence est-elle une force destructrice ou, au contraire, est-elle une force créatrice

1. Violence intrinsèque

On peut montrer dans une première partie que la violence préside à la naissance du monde.

- *Hésiode : naissance du monde sous le signe de la violence.*

Hésiode, dans sa Théogonie, montre comment le monde, né du Chaos, est soumis dès l'origine à la violence. On le voit ici dans les premières lignes de ce récit mythique et poétique.

« Terre, elle, d'abord enfanta un être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière, Ciel Étoilé (= Ouranos), qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais. Elle mit aussi au monde les hautes Montagnes, plaisant séjour des déesses, les Nymphes, habitantes des monts vallonnés. Elle enfanta aussi la mer inféconde aux furieux gonflements, Flot – sans l'aide du tendre amour. Mais ensuite, des embrassements de Ciel, elle enfanta Océan aux tourbillons profonds, – Coios, Crios, Hypérion, Japet – Théia, Rhéia, Thémis et Mnémosyne, – Phoibé, couronnée d'or, et l'aimable Téthys. Le plus jeune après eux, vint au monde Cronos, le dieu aux pensées fourbes, le plus redoutable de tous ses enfants ; et Cronos prit en haine son père florissant.

Elle mit au monde les Cyclopes au cœur violent, Brontès, Stéropès, Arghès à l'âme brutale, en tout pareils aux dieux, si ce n'est qu'un seul œil était placé au milieu de leur front. Vigueur, force et adresse étaient dans tous leurs actes.

D'autres fils naquirent encore de Ciel et Terre, trois fils grands et forts, qu'à peine on ose nommer, Cottos, Briarée, Gyès, enfants pleins d'orgueil. Ceux-là avaient chacun cent bras, qui jaillissaient, terribles, de leurs épaules, ainsi que cinquante têtes, attachées sur l'épaule à leurs corps vigoureux. Et redoutable était la puissante vigueur qui complétait leur énorme stature.

Car c'étaient de terribles fils que ceux qui étaient nés de Terre et de Ciel, et leur père les avait en haine depuis le premier jour. À peine étaient-ils nés qu'au lieu de les laisser monter à la lumière, il les cachait tous dans le sein de Terre, et tandis que Ciel se complaisait à cette œuvre mauvaise, l'énorme Terre en ses profondeurs gémissait, étouffant. Elle imagine alors une ruse perfide et cruelle. Vite, elle crée le blanc métal acier ; elle en fait une grande serpe, puis s'adresse à ses enfants, et, pour exciter leur courage, leur dit, le cœur indigné : « Fils issus de moi et d'un furieux, si vous voulez m'en croire, nous châtierons l'outrage criminel d'un père, tout votre père qu'il soit, puisqu'il a le premier conçu œuvres infâmes ».

- *Bouc-émissaire : violence symbolique au fondement de la société*

René Girard, dans son essai *La Violence et le Sacré*, montre comment les premières sociétés, en rejetant symboliquement un bouc dans le désert – le bouc-émissaire – censé emporter avec lui tous les maux de la société, tentent de circonscrire une violence fondée sur le désir mimétique.

La première partie de la théorie de Girard repose sur la question du désir mimétique (du grec *mimésis* qui signifie « imitation ») conçu comme racine de la violence. Le postulat de départ du philosophe est que « l'homme désire toujours selon le désir de l'Autre » ; ce n'est donc pas tant l'objet du désir de l'Autre qui importe que le désir même de l'autre. On ne désire pas ce que l'autre désire ; on désire **selon** le désir de l'autre. Un enfant – exemple pris par Girard – ne désirera pas les jouets reçus par son camarade, mais à travers ces jouets, il entre en rivalité avec le désir de l'autre. C'est ici que prend racine le désir **mimétique**. Mais ce désir mimétique, bien loin de régler la question du désir lui-même, ne fait en réalité que renforcer la rivalité avec l'Autre. Et génère une violence sans fin.

La seconde partie de la théorie de Girard développe la théorie du bouc émissaire comme moyen d'apaiser la violence au sein d'une collectivité par l'application d'une méthode elle-même violente. La violence singulière exercée à l'égard d'un seul être devient ainsi le moyen d'expier la violence

collective. Girard s'appuie sur le livre biblique du *Lévitique* pour décrire ce phénomène. L'Éternel (Yahvé dans l'Ancien Testament) demande ainsi au frère de Moïse, Aaron, de respecter une cérémonie singulière afin d'expier les fautes du peuple d'Israël. Yahvé fixe les conditions du rituel. Il s'agit dans un premier temps de choisir deux boucs et de leur jeter un sort, l'un pour l'Éternel et l'autre pour Azazel (figure diabolique de l'Ancien Testament – premier porte-enseigne des troupes infernales). Celui consacré à l'Éternel sera offert en sacrifice en tant que victime expiatoire (// Cécile Volanges) ; l'autre bouc, chargé des péchés du peuple d'Israël « sera placé vivant devant l'Éternel, afin qu'il serve à faire l'expiation et qu'il soit lâché dans le désert pour Azazel¹ ». La description du rite expiatoire continue quelques lignes plus bas : « Aaron posera ses deux mains sur la tête du bouc vivant, et il confessera sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël et toutes les transgressions par lesquelles ils ont péché ; il les mettra sur la tête du bouc, puis il le chassera dans le désert, à l'aide d'un homme qui aura cette charge². » On remarquera ici que la dimension symbolique de l'acte est éclairée par la présence d'un homme aux côtés du bouc. L'acte symbolique est ainsi associé dès le départ à l'humanité. En partant de ce récit biblique, René Girard observe que l'on retrouve des traits communs dans la plupart des schèmes mythiques ou mythologiques. L'identification d'une souillure qui les contamine tous implique, de fait, l'identification d'un responsable commun : « En détruisant la victime émissaire, les hommes croiront se débarrasser de leur mal et ils s'en débarrasseront effectivement car il n'y aura plus entre eux de violence fascinante³. » Même si Girard reconnaît que cet acte propitiatoire constitue une formidable illusion et mystification dans toute l'aventure humaine, il n'en demeure pas moins qu'elle est riche de conséquences. En effet, cet acte, qui permet aux hommes de méconnaître leur propre violence en la déportant sur une victime expiatoire, est la condition même de l'existence de la société humaine : « Les hommes ne peuvent pas faire face à la nudité insensée de leur propre violence sans risquer de s'abandonner à cette violence ; ils l'ont toujours méconnue, au moins partiellement, et la possibilité de sociétés proprement humaines pourrait bien dépendre de cette méconnaissance⁴. »

- Cruauté naturelle et instinctive de l'enfant (*Schadenfreude* chez Freud – joie malsaine qui consiste à se réjouir du malheur d'autrui)

Ce type de violence est évoqué par la philosophe Elisabeth de Fontenay dans un essai consacré à la violence exercée par l'humanité sur les animaux, Sans offenser le genre humain :

La cruauté à laquelle on pense, d'emblée, et sur laquelle tous semblent s'accorder, c'est la cruauté pure du faire ou du laisser souffrir pour le plaisir : exercice d'une toute-puissance sur un être sensible et entièrement livré aux caprices d'une subjectivité, jouissance psychique, *Schadenfreude*, qui est propre à l'homme. La cruauté enfantine à l'égard des animaux ou d'enfants plus faibles en témoigne. Elle représente une si douloureuse énigme, pour une pensée qui se voudrait libérée de la croyance à la faute originelle et de la pensée du mal radical, qu'un philosophe matérialiste du XVIII^e, Helvétius, avouait son trouble profond devant les enfants qui s'amusaient à « enduire de cire chaude des hannetons, des cerfs-volants, les habiller en soldats et prolonger ainsi leur mort pendant deux ou trois mois⁵.

Mais on ne s'appesantit peut-être sur l'énigme de la méchanceté ontologique⁶ que parce qu'on refuse de voir que la cruauté envers les bêtes est la chose du monde la mieux partagée et la plus déniée : violence banale, quotidienne, légale, celle des atrocités non passibles de sanctions. Car, aujourd'hui, ce n'est plus seulement la mort qui constitue pour l'animal la plus atroce atteinte, mais l'emmurement de son pauvre corps, de sa pauvre vie, dans l'abstraction terrifiante de l'animalerie et de la salle d'expérimentation, ou dans l'espace concentrationnaire de l'élevage en batterie. L'amnésie⁷ constitutive de la réalité qui est celle de nos pratiques ordinaires et la cruauté quotidienne dont il s'agit dès lors portent un nom tout simple : l'indifférence. Nous ne sommes pas sanguinaires et sadiques, nous sommes indifférents, passifs, blasés, détachés, insoucients, blindés,

¹ *Lévitique*, 16, 10.

² *Lévitique*, 16, 21.

³ René Girard, *La Violence et le Sacré*, p. 121.

⁴ *Ibidem*, p. 122.

⁵ Helvétius, *De l'homme*, section V, chapitre III, Paris, 1772. (note de l'auteur)

⁶ L'ontologie est une branche de la philosophie qui s'intéresse à l'être et à son essence, c'est-à-dire ce qu'il est à l'origine.

⁷ Le fait d'oublier.

vaguement complices, pleins de bonne conscience humaniste et rendus tels par la collusion⁸ implacable de la culture monothéiste, de la technoscience et des impératifs économiques. Encore une fois, le fait de ne pas savoir que d'autres font pour nous, de ne pas être informés, loin de constituer une excuse, représente une circonstance aggravante pour les êtres doués de conscience, de remémoration, d'imagination et de responsabilité qu'à juste titre nous prétendons être.

Elisabeth de Fontenay, *Sans offenser le genre humain*, Le Livre de Poche, p.226-227.

2. Violence destructrice

- Violence des émeutes et insurrection

Je vous invite à lire cet extrait des *Misérables* de Victor Hugo dans lequel ce dernier revient sur la distinction entre l'émeute et la révolution. La pensée de Victor Hugo, si elle peut être contestable sur certains points⁹, s'appuie du moins sur des faits historiques précis qui peuvent faire office d'arguments d'autorité. Si l'émeute et l'insurrection sont deux « colères », la première est injustifiée et la seconde est non seulement justifiée mais nécessaire. Cela est annoncé clairement dès la première phrase du texte. Pour expliquer cela, V. Hugo s'appuie sur deux définitions : l'émeute serait l'attaque d'une fraction contre le tout (= le peuple) tandis que l'insurrection est l'attaque du tout contre une fraction. Ce qui distingue cependant fondamentalement l'émeute de l'insurrection, c'est que cette dernière œuvre en vue du bien commun et de l'« accroissement de lumière » (un « accès de fureur de la vérité », écrit V. Hugo à la fin du texte) ; l'insurrection est un progrès, l'émeute un pas en arrière : « il n'y a d'insurrection qu'en avant. Toute autre levée est mauvaise. Tout pas violent en arrière est émeute. » Autrement dit, le peuple n'a pas toujours raison : il faut voir si la révolte a pour objet un progrès. Par exemple, Rome qui s'élève contre Scipion ou bien les soldats d'Alexandre le Grand qui se révoltent contre leur général, c'est une émeute parce que la « foule » de Rome ou les soldats se révoltent contre ceux qui incarnent l'avenir et le progrès. En revanche la prise de la Bastille par le peuple relève, pour Victor Hugo, de l'insurrection, car c'est la marche en avant du progrès.

Notons que Hugo établit une distinction entre le peuple (du côté de l'insurrection) et la foule (du côté de l'émeute) : il montre notamment comment une insurrection légitime (peuple) peut devenir émeute (foule). Il prend l'exemple de la révolte des faux saulniers qui tentent de contourner l'impôt de la gabelle mais qui, au moment de donner naissance à une victoire populaire, devient une émeute en engendrant la chouannerie qui va s'opposer au pouvoir républicain du côté de la Vendée.

**Victor Hugo, *Les Misérables*, Tome IV
« L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis » (1862)**

II LE FOND DE LA QUESTION

Il y a l'émeute, et il y a l'insurrection ; ce sont deux colères ; l'une a tort, l'autre a droit. Dans les états démocratiques, les seuls fondés en justice, il arrive quelquefois que la fraction usurpe ; alors le tout se lève, et la nécessaire revendication de son droit peut aller jusqu'à la prise d'armes. Dans toutes les questions qui ressortissent à la souveraineté collective, la guerre du tout contre la fraction est insurrection, l'attaque de la fraction contre le tout est émeute ; selon que les Tuileries contiennent le roi ou contiennent la Convention, elles sont justement ou injustement attaquées. Le même canon braqué contre la foule a tort le 10 août¹⁰ et raison le 14 vendémiaire. Apparence semblable, fond différent ; les suisses défendent le faux, Bonaparte défend le vrai.

⁸ La rencontre, la confrontation.

⁹ On peut lui opposer par exemple l'analyse de Romain Huët, dans *Le Vertige de l'émeute* ; selon le sociologue, « descendre dans la rue serait un moyen de reprendre prise sur un quotidien devenu inexpressif. Une manière de provoquer une rencontre physique avec le pouvoir ».

¹⁰ Prise des Tuileries le 10 août 1792.

Ce que le suffrage universel a fait dans sa liberté et dans sa souveraineté, ne peut être défait par la rue. De même dans les choses de pure civilisation ; l'instinct des masses, hier clairvoyant, peut demain être trouble. La même furie est légitime contre Terray¹¹ et absurde contre Turgot¹². Les bris de machines, les pillages d'entrepôts, les ruptures de rails, les démolitions de docks, les fausses routes des multitudes, les dénis de justice du peuple au progrès, Ramus¹³ assassiné par les écoliers, Rousseau chassé de Suisse à coups de pierre, c'est l'émeute. Israël contre Moïse, Athènes contre Phocion, Rome contre Scipion, c'est l'émeute ; Paris contre la Bastille, c'est l'insurrection. Les soldats contre Alexandre, les matelots contre Christophe Colomb, c'est la même révolte ; révolte impie ; pourquoi ? C'est qu'Alexandre fait pour l'Asie avec l'épée ce que Christophe Colomb fait pour l'Amérique avec la boussole ; Alexandre, comme Colomb, trouve un monde. Ces dons d'un monde à la civilisation sont de tels accroissements de lumière que toute résistance, là, est coupable. Quelquefois le peuple se fausse fidélité à lui-même. La foule est traître au peuple. Est-il, par exemple, rien de plus étrange que cette longue et sanglante protestation des faux saulniers¹⁴, légitime révolte chronique, qui, au moment décisif, au jour du salut, à l'heure de la victoire populaire, épouse le trône, tourne chouannerie, et d'insurrection contre se fait émeute pour ! Sombres chefs-d'œuvre de l'ignorance ! Le faux saulnier échappe aux potences royales, et, un reste de corde au cou, arbore la cocarde blanche. Mort aux gabelles accouche de Vive le roi. Tueurs de la Saint-Barthélemy, égorgeurs de Septembre, massacreurs d'Avignon, assassins de Coligny, assassins de madame de Lamballe, assassins de Brune, miquelets, verdets, cadettes, compagnons de Jéhu, chevaliers du brassard, voilà l'émeute. La Vendée est une grande émeute catholique. Le bruit du droit en mouvement se reconnaît, il ne sort pas toujours du tremblement des masses bouleversées ; il y a des rages folles, il y a des cloches fêlées ; tous les tocsins ne sonnent pas le son du bronze. Le branle des passions et des ignorances est autre que la secousse du progrès. Levez-vous, soit, mais pour grandir. Montrez-moi de quel côté vous allez. Il n'y a d'insurrection qu'en avant. Toute autre levée est mauvaise. Tout pas violent en arrière est émeute ; reculer est une voie de fait contre le genre humain. L'insurrection est l'accès de fureur de la vérité ; les pavés que l'insurrection remue jettent l'étincelle du droit. Ces pavés ne laissent à l'émeute que leur boue. Danton contre Louis XVI, c'est l'insurrection ; Hébert¹⁵ contre Danton, c'est l'émeute.

De là vient que, si l'insurrection, dans des cas donnés, peut être, comme a dit Lafayette, le plus saint des devoirs, l'émeute peut être le plus fatal des attentats.

- **Violence de la parole**

Exemples facile à développer.

3. Violence créatrice.

La violence est aussi une force créatrice, parfois nécessaire pour maintenir l'état ou faire advenir un autre monde.

- **Enthousiasme révolutionnaire**

L'historien Jules Michelet, dans sa somme consacrée à l'Histoire de la Révolution française, entreprend de retracer tous les événements qui conduisirent le peuple français à rompre avec la monarchie. Nous sommes ici en 1792. Le peuple a envahi le Palais des Tuileries, au cœur de Paris, où s'est réfugié le roi Louis XVI avec sa famille. Ils ont forcé le Roi et le Dauphin à mettre sur leur tête un bonnet phrygien, symbole de la Révolution. C'est le maire de Paris, Pétion, lui-même révolutionnaire, qui convainc les Révolutionnaires de finalement quitter le palais. Jules Michelet considère que ce premier mouvement révolutionnaire va déclencher un enthousiasme non seulement au sein du peuple de Paris, mais aussi aux frontières du royaume où se rassemblent des volontaires nationaux. On voit naître aussi à ce moment-là un chant bien connu aujourd'hui...

¹¹ Contrôleur général des finances (1769-1774) : il prit des mesures très impopulaires.

¹² Turgot prend la succession de Terray en 1774.

¹³ Ramus, non latin de Pierre de La Ramée fut assassiné lors du massacre de la Saint Barthélémy en 1572. C'est Voltaire qui rapporte, dans son *Dictionnaire philosophique*, qu'il fut assassiné par des écoliers.

¹⁴ Les faux saulniers étaient les contrebandiers qui tentaient de contourner l'impôt sur le sel (la gabelle). Ici Victor Hugo établit un lien entre la contrebande contre la gabelle et la naissance de la chouannerie (paysans qui se révoltent contre le pouvoir républicain en soutenant « Dieu et le Roi »).

¹⁵ Révolutionnaire français, que même Robespierre considéra dangereux pour sa volonté d'amplifier la Terreur.

Le peuple s'écoula fort triste des Tuileries. Ils disaient tous : « Nous n'avons rien obtenu... Il faudra bien revenir. »

Les royalistes étaient ravis, bien plus encore qu'indignés. Ce dernier affront fait au roi leur donnait espoir ; il leur semblait que la Révolution avait touché enfin le fond de l'abîme, que, de ce jour, la royauté ne pouvait que remonter.

En réalité, l'événement avait eu deux effets graves. Bien des cœurs s'émouvaient, en France, en Europe, à cette image tragique du royal *Ecce homo*, montré sous le bonnet rouge, ferme pourtant sous les outrages, disant : « Je suis votre roi. »

Voilà pour le sentiment. Mais les choses étaient les mêmes. Le combat des deux idées s'était précisé nettement. La masse révolutionnaire, venant heurter aux Tuileries, avait compté n'y trouver que l'idole du despotisme, et elle se trouvait avoir rencontré la vieille foi du Moyen-Âge, entière et vivante encore, et, même sous le visage prosaïque de Louis XVI, belle de la poésie des martyrs.

Grand spectacle ! où disparaissent les hommes... Restent en présence deux idées, deux fois, deux religions !... Chose inouïe, effrayante, comme si, en plein midi, nous voyions deux soleils au ciel !

Tous deux bénis ou blasphémés ! mais les nier ? Qui le pouvait ? Le soleil de la Révolution, née d'hier, déjà immense, inondait les yeux de lumière, les âmes de chaleur et d'espoir ; toujours grandissant, d'heure en heure, il montrait déjà que bientôt son rival du Moyen-Âge irait pâlis dans les profondeurs obscures.

Il était dur, faux, injuste de reconnaître la foi dans le refus de Louis XVI et de ne point la reconnaître dans la demande du peuple. Il ne faut pas envisager le 20 juin comme une émeute, un simple accès de colère. Le peuple de Paris y fut l'organe violent, mais le légitime organe du sentiment de la France. Il fut comme l'avant-garde du mouvement général qui remportait vers la guerre. — La guerre intérieure d'abord, pour faire face ensuite à l'autre. — Le coup de hache frappé aux portes de la chambre du roi, ce coup déjà, il faut le dire, fut frappé sur l'ennemi.

Détournez les yeux de Paris et contemplez, je vous prie, si votre regard peut l'embrasser, l'immense, l'inconcevable grandeur du mouvement. Six cent mille volontaires inscrits veulent marcher à la frontière. Il ne manque que des fusils, des souliers, du pain. Les cadres sont tout préparés ; les fédérations pacifiques de 1790 sont les bataillons frémissants de 1792. Les mêmes chefs souvent y commandent ; ceux qui menèrent le peuple aux fêtes vont le guider aux combats. Pour ne citer qu'un exemple, prenons ce fils de l'amour, le bâtard Championnet, chef de la première fédération du Midi, celle de l'Étoile près Valence. Le voilà maintenant qui entraîne ses fédérés : *6^e bataillon de la Drôme*.

De même, tout à l'heure, dans l'Hérault. Les fédérés de Montpellier vont nous donner ce corps fameux, l'immortelle, l'invincible *32^e demi-brigade*.

Ces innombrables volontaires ont gardé tous un caractère de l'époque vraiment unique qui les enfanta à la gloire. Et maintenant, où qu'ils soient, dans la mort ou dans la vie, morts immortels, savants illustres, vieux et glorieux soldats, ils restent tous marqués d'un signe qui les met à part dans l'histoire. Ce signe, cette formule, ce mot qui fit trembler toute la terre n'est autre que leur simple nom : *Volontaires de 1792*.

Leurs maîtres, qui les instruisirent et disciplinèrent leur enthousiasme, qui marchèrent devant eux comme une colonne de feu, c'étaient les sous-officiers ou soldats de l'ancienne armée, que la Révolution venait de jeter en avant, ses fils qui n'étaient rien sans elle, qui par elle avaient déjà gagné leur plus grande bataille, la victoire de la liberté. Génération admirable, qui vit en un même rayon la liberté et la gloire, et vola le feu du ciel.

[...]

Grands maîtres, qui enseignaient d'exemple. Il ne faudrait pas croire néanmoins que ces rudes et vaillants soldats, comme beaucoup de ceux-ci, les Augereau, les Lefebvre, représentassent l'esprit, le grand souffle du moment sacré. Ah ! ce qui le rendait sublime, c'est qu'à proprement parler ce moment n'était pas militaire. Il fut héroïque. Par-dessus l'élan de la guerre, sa fureur et sa violence, planait toujours la grande pensée, vraiment sainte, de la Révolution, l'affranchissement du monde.

En récompense, il fut donné à la grande âme de la France en ce moment désintéressé et sacré, de trouver un chant, — un chant qui, répété de proche en proche, a gagné toute la terre. Cela est divin et rare d'ajouter un chant éternel à la voix des nations.

Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française* (T.1), Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

- Machiavel

La théorie politique de Machiavel repose sur une forme de réalisme politique ; il ne prône pas l'immoralisme en politique qui consisterait, par exemple à opprimer le peuple sans fin et sans frein. Il précise simplement que les dirigeants, dans leurs actes et leurs jugements, ne doivent pas tenir compte

de considérations morales qui pourraient les amener à faire de mauvais choix pour l'État. La fin justifie-t-elle alors les moyens ? Oui, répond alors Machiavel.